

Musique classique

Fuga Libera choisit la piste du «digital only»

Essai confirmé. Dix ans après sa création, et quelques excellents enregistrements (trio Dali, quatuor Danel, Mangova...), le label classique belge Fuga Libera abandonne le CD physique. Place au tout digital. Aux trois premiers titres déjà produits de la sorte viennent de s'ajouter trois nouveautés (ci-contre), qui ne sont donc plus achetables que sur les plates-formes de téléchargement telles que iTunes, Spotify, Deezer, Quobuz...

«Nous avons franchi le pas, explique Aliénor Mahy, directrice artistique du label, parce que la qualité du son, qui était insuffisante avec le MP3 compressé, est désormais garantie par les téléchargements en 16 bits (qualité CD) ou en 24 bits HD, encore supérieurs.»

Cela dit, l'argument premier du passage au seul téléchargement reste économique. Pour être amorti, un CD physique doit s'écouler au moins à 3.000 exemplaires, et parfois plus, en raison de ses coûts de production mais aussi des frais non négligeables liés à sa distribution. Si les amoureux de l'objet CD, avec boîtier et livret, restent nettement majoritaires en musique classique, le tournant «téléchargement» devient donc, pour certains éditeurs, une question de survie. «Mais c'est aussi une incroyable opportunité pour rajouter le public classique, espère Aliénor Mahy. Nous pourrions lui offrir de nouveaux développements dans un futur proche. Je pense par exemple aux livrets téléchargeables avec possibilité interactive, et complétés par des vidéos...»

Reste l'argument massue, le plus séduisant pour tout mélomane classique: les nouveautés en plus grand nombre. La diffusion d'un enregistrement uniquement par téléchargement réduit en effet le risque de bouillon financier qu'impliquait souvent le CD physique. Cela signifie que nombre de jeunes talents bourrés de potentiel ont désormais accès à une visibilité internationale qu'ils n'auraient jamais eue au temps du seul CD. Mais des interprètes confirmés peuvent aussi se livrer à des projets plus expérimentaux. Le trio de nouveautés Fuga Libera en est une preuve des plus... palpables.

STÉPHANE RENARD

3 «CD» EN LIGNE



Avec «Dialogue», Laurence Oldak réunit Alexandre Scriabine (disparu il y a cent ans) et Kirill Zaborov, contemporain

franco-russe, dans une «alliance russe» qui révèle tout le talent de cette pianiste française à découvrir.

Dans «Bartok/Bach»

Jean-Frédéric Molard rappelle la filiation qu'il y a entre la sonate pour violon solo du premier et la Partita n°2 du second. Une histoire de chaconne pour les oreilles attentives.



«Random patterns» est le plus étonnant de ces digital only. Boyan Vodenitcharov, extraordinaire interprète sur

claviers anciens, offre une série d'improvisations au piano dont l'éclatisme risque de dérouter. C'est ce qui en fait aussi toute son originalité décoiffante.

Marché d'art

A Space Odyssey

Le 21 avril à New York, Bonhams organisait la septième édition de sa grande vente de «souvenirs de l'espace».

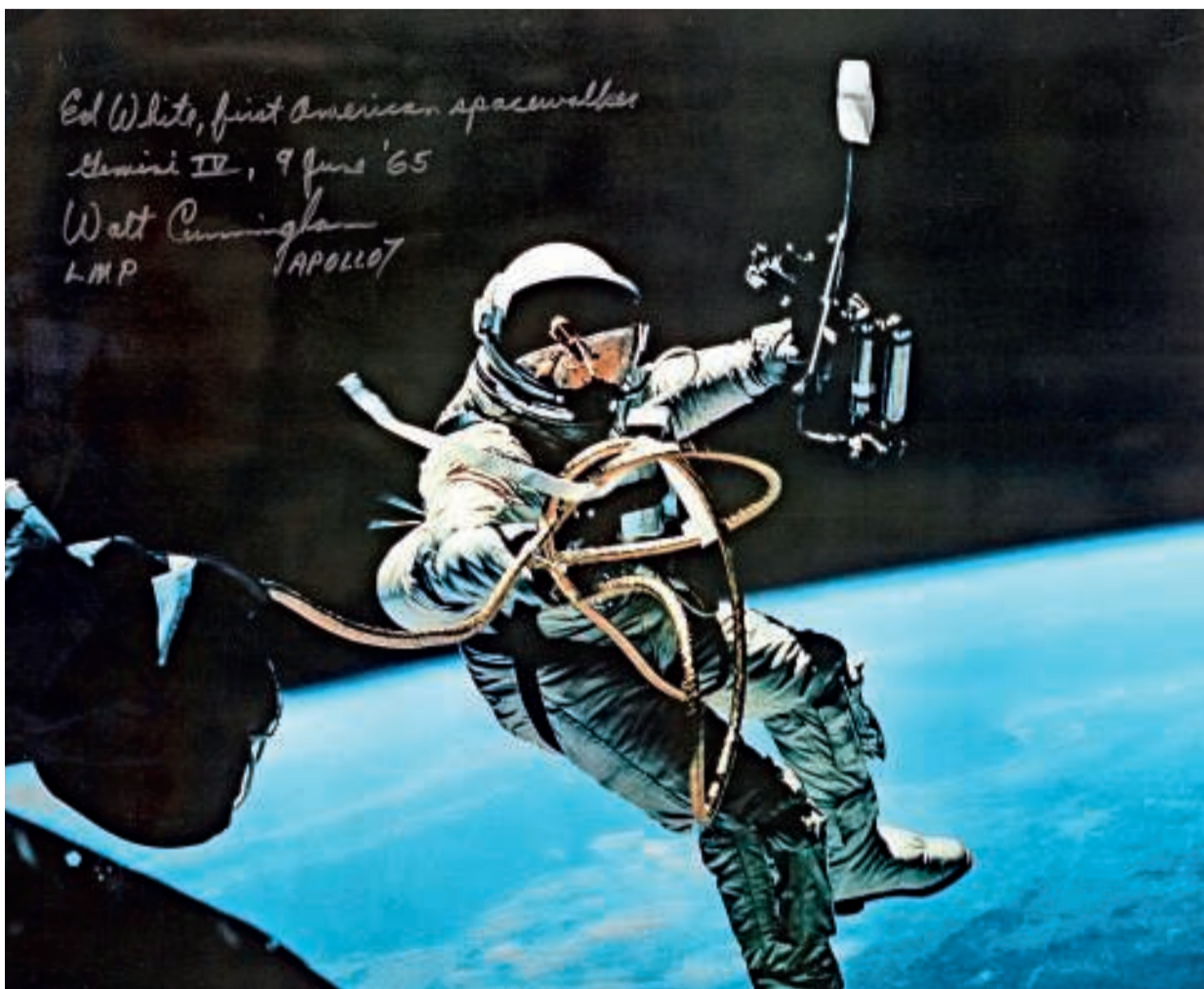
Le 3 juin 1965, les astronautes James McDivitt et Edward H. White exécutaient au cours de la mission Gemini IV la toute première sortie extravéhiculaire (ou EVA, pour Extravehicular Activity) pour le compte des États-Unis. Pendant une vingtaine de minutes, White se déplaça en effet autour de son vaisseau, rattrapant ainsi le retard pris sur les Soviétiques qui, par l'entremise de leur cosmonaute Alexeï Leonov, avaient réussi un exploit similaire à peine quelques semaines plus tôt. Quasiment cinquante ans plus tard, Bonhams vient de leur rendre hommage à sa manière en organisant le 21 avril à New York la septième édition de sa Space History Sale, rassemblant plus de deux cents lots en rapport avec la conquête de l'espace.

Parmi ceux-ci figuraient en bonne place une photographie en couleur montrant Edward White en pleine action, les pieds suspendus au-dessus de la planète terre. Capturé par son collègue, ce souvenir dédié par le First American Spacewalker s'est vendu 2.000 dollars, soit un peu plus du double de son estimation basse (800 - 1.200 dollars), tandis que le drapeau américain provenant de la collection personnelle de James McDivitt (2.000 - 3.000 dollars) a été adjugé 4.000 dollars.

Grosse déception en revanche pour la check-list papier de cette entreprise historique, pourtant agrémentée de nombreuses autres photographies et vidéos, qui a finalement été emportée contre «seulement» 47.500 dollars. Pour ce lot assez exceptionnel, reprenant notamment en détail les différentes étapes de la fameuse EVA, Bonhams s'attendait en effet plutôt à encaisser entre 80.000 et 120.000 dollars. Il faut donc croire que malgré l'immense médiatisation que connut à l'époque cette mission - la première à avoir été intégralement commandée depuis le mythique Houston Mission Control Center -, les enchérisseurs ont su garder leur sang-froid face à certaines fourchettes d'estimation un peu trop optimistes, pour ne pas dire parfois difficilement incompréhensibles du commun des mortels...

Apollo 12

C'était, par exemple, aussi le cas d'un lot



Signée par Ed. White, le premier Américain à être sorti dans l'espace en 1965, cette photographie a été adjugée 2.000 dollars chez Bonhams. © BONHAMS

Les enchérisseurs ont su garder leur sang-froid face à certaines fourchettes d'estimation un peu trop optimistes.

présenté comme «le repas favori» de l'astronaute Alan Bean, passé à la postérité pour avoir été le quatrième homme à fouler le sol lunaire lors de la mission Apollo 12 (1969), et composé de pêches lyophilisées, d'une boisson à base d'agrumes (orange - pamplemousse) et d'un dernier sachet contenant un spaghetti bolognaise. Bien décidé à devenir également le premier astronaute à manger cette spécialité d'origine italienne sur notre précieux satellite, ce dernier avait en effet demandé à ce qu'on lui en réserve deux portions parmi les multiples plateaux-repas qui allaient accompagner son séjour. Si l'une fut bel et bien dégustée après qu'ils aient effectué leur alunissage, l'autre fut conservée intacte pendant plus de quarante-cinq ans. Pour ce plat gastronomique, Bonhams espérait entre 50.000 et 80.000 dollars... mais à ce prix-là, personne n'en a voulu. Sont aussi restés invendus les capteurs portés par Bean durant ses deux Moonwalks ainsi qu'une sangle de son Portable Life Support System (PLSS), le «sac à dos» qui lui permettait de rester en vie dans l'espace. Leur prix, situé entre 60.000 et 90.000 dollars pièce, a sans doute freiné plus d'un amateur. Même constat enfin pour les trois bics portés par l'astronaute durant son service et dont les fourchettes d'estimation tournaient autour des 30.000 à 50.000 dol-

lars l'unité...

En revanche, la montre-bracelet d'Alan Bean, une Speedmaster Professional en or 18 carats signée Omega, a trouvé facilement preneur pour 50.000 dollars. Estimée entre 40.000 et 60.000 dollars, celle-ci lui avait été remise ainsi qu'au président Nixon et au vice-président Agnew et à 27 autres astronautes, à l'occasion d'un dîner de gala organisé pour commémorer la réussite d'Apollo 12. «With time, through time, on time», peut-on lire au revers du boîtier!

Également en provenance de la collection personnelle de l'astronaute américain, un drapeau de son État d'origine (le Texas) ayant voyagé à bord du module de commande Yankee Clipper a été adjugé dans sa fourchette d'estimation (2.500 - 3.500 dollars) à 2.750 dollars, tandis qu'un morceau de tartan écossais, aux couleurs et motifs du clan MacBean, a été vendu 6.250 dollars, soit deux fois plus cher que son estimation haute (2.000 - 3.000 dollars). Il n'empêche que, compte tenu du nombre important de lots restés ce jour-là sur le carreau, ni Bonhams, ni Alan Bean n'ont dû vraiment se sentir transportés vers une autre galaxie...

HENRY BOUNAMEAUX, EXPERT

NB: tous les prix mentionnés ci-dessus s'entendent frais inclus.

Galerie

Art-rock

Né en 1968, Steven Shearer affiche une sympathie sincère pour le heavy-metal souvent décrié et méprisé. À ses yeux, il fait pourtant le lien entre les générations: d'une part, les premiers groupes et leurs fans issus des années septante, de l'autre, les jeunes générations qui cultivent l'attrait pour cette musique et les codes qui y réfèrent comme les longs cheveux et le côté androgyne. L'une des premières œuvres présentées montre d'ailleurs deux figures humaines dont le sexe semble difficile à déterminer. Dans «Guys and Dolls»: il se réfère à Munch pour le style et au hard rock par sa thématique.

Cette volonté de mélanger de la sorte «sous-culture» et histoire de l'art se retrouve d'ailleurs dans «Poem VII vertical mural» qui évoque Sol LeWitt au travers d'un immense mur noir sur lequel s'inscrivent en blanc (référence au t-shirt de rock?) des mots tirés de chansons de

hard comme crucifix, sodomy etc.

L'artiste de Vancouver qui représente le Canada lors de la Biennale 2011 aime jouer de l'image, de son histoire, de ses trompe-l'œil. Ainsi dans une sérigraphie sur fond jaune à la Warhol de la série Car Crash, il montre la voiture accidentée - une Mustang - en 1975 d'un membre du groupe pop les Bay City Rollers. Un groupe de pop niais qui n'a rien à voir avec la musique hard, ce qui n'empêchera pas le musicien en question d'écraser une dame de 75 ans avec le véhicule dont on admire la carcasse. Vous avez dit death metal?

S'il n'y avait la référence à Warhol, l'on pourrait trouver cela anecdotique. Comme ce cadre photo qu'on imagine bien trôner dans la cuisine de l'artiste: «Bunching and shading» rassemble des photos de légende du hard comme Ritchie Blackmore, Ozzy Osbourne, Paul Stanley de Kiss ou Angus Young le guita-



«Bunching & shading» (2014).

riste d'AC/DC... dans ce qui ressemble à un cadre de photos de famille évoquant le bon temps au travers de clichés rigolos.

Retour à l'histoire de l'art avec une peinture à la Toulouse-Lautrec dans lequel un ado, torse nu et longs cheveux pendant, semble en transe musicale dans un décor de wagon XIXe. Collision non pas ferroviaire, mais temporelle entre le style pictural daté et le sujet qui donne au tableau un aspect d'étrangeté. Enfin, pied de nez à ce monde de chevelus?, le portrait («Scratchy Cheek»), cheveux courts cette fois, étrange d'un homme, porte en lui la mélancolie d'un Picasso période bleue pour le style et rappelle celui de Freud pour la pose: le hard rock comme totem et tabou? **B.R.**

Steven Shearer, jusqu'au 26 février 2016 à la Charles Riva Collection à Bruxelles, 02 503 04 98, www.charlesrivacollection.com.